

VÉRONIQUE LOREILLE

Vingt ans qu'Orlan n'a plus sculpté sa chair à coups de bistouri. Pourtant, ses « performances » artistiques en direct du bloc opératoire continuent de nourrir son œuvre, et le débat public. A 67 ans, visage lisse et deux minicornes de cervidé au-dessus de l'arcade sourcilière, elle est l'artiste contemporaine française la plus populaire du Net : Grand Prix 2013 de l'e-Réputation, aux côtés de Starck pour le design et de Yann Arthus-Bertrand pour la photographie. Toute sa vie, cette plasticienne n'a cessé de se réinventer pour dénoncer les pressions sociales, politiques ou religieuses qui pèsent sur le corps, notamment féminin.

Au XVII^e siècle, elle aurait été brûlée comme sorcière. Aujourd'hui, la seule apparition de cette grand-mère indigne – tempes pailletées, cheveux hirsutes mi-noirs, mi-blancs, façon Cruella d'Enfer, lunettes rondes à branches jaunes et veste raccommodée (signée Issey Miyake, tout de même) – dérange. D'emblée, par solidarité féminine ou esprit rock'n'roll, on l'aime déjà. Un sentiment légèrement moins partagé par l'arçopage de chirurgiens qui l'écoutaient avec une forme de stupeur, voire d'effroi, le 24 mai, lors d'une assemblée de la Société française des chirurgiens esthétiques plasticiens, réunie à Tours sous l'égide du cercle de réflexion et de formation Villandry. « *J'ai dû toucher un nef* », se réjouit Orlan.

Un demi-siècle durant, cette « Euro-Stéphanoise » a tiré son autoportrait mouvant et hybridé au gré des dernières technologies et de ses fantasmes. Se libérant de ses origines, Mireille Suzanne Francette Porte, née le 30 mai

« La chirurgie esthétique est le domaine où le pouvoir de l'homme sur le corps de la femme s'inscrit avec le plus de force »

ORLAN
plasticienne

1947, a imposé un pseudo qu'elle écrit en capitales pour mieux « *échapper au déterminisme et aux diktats de la société* ». Sa tentative d'accoucher d'elle-même se traduit, dès 1966, par cette photo en noir et blanc où elle apparaît, jeune femme brune, traversant l'encadrement d'un tableau. En 1977, elle s'offre à la FIAC dans « *Le Baiser de l'artiste* », une image de son corps nu en guise de tablier, commerçant un bisou contre 5 francs. Après s'être vendue en petits morceaux sur un marché du Portugal, via des découpages photos, elle va encore donner de sa personne, de 1990 à 1993, avec neuf opérations de chirurgie esthétique.

La transgression est double. Orlan réclame une opération hors normes, à mille lieues du corps idéal. Et la patiente n'est pas passive. Loin de là : elle lit un texte, dessine avec son sang et donne des directives pour que soient constitués des reliquaires avec sa chair. Elle a osé transformer le bloc opératoire en atelier d'artiste, habiller les chirurgiens de vêtements griffés par des couturiers, faire filmer les scènes retransmises dans une dizaine de lieux, dont une galerie à New York et le Centre Pompidou à Paris. « *J'ai accepté avec enthousiasme car j'avais l'impression de rentrer dans l'histoire de l'art avec vous !* », a déclaré le médecin qui l'a opérée la première fois, en tenue de Paco Rabanne. Mais quand vous m'avez demandé de poursuivre l'expérience, j'ai refusé car la routine aurait brisé le charme », et-il lâché.

D'autres chirurgiens ont, eux, refusé. « *Ici, l'artiste, c'est moi. Mettre des implants pour les joues sur le front... mais vous serez imbaissable !* », a vociféré l'un de ces récalcitrants. De quoi renforcer la détermination d'Orlan, qui s'est alors adressée à une chirurgienne américaine et féministe. « *La chirurgie esthétique est le domaine où le pouvoir de l'homme sur le corps de la femme peut s'inscrire avec le plus de force* », assène l'artiste. Dans son *Manifeste de l'art charnel*, écrit avant les opérations, Orlan assure ne pas s'opposer à la chirurgie esthétique, mais vouloir « *dérégler les codes habituels de l'esthétique, mettre de la figure sur mon visage, c'est-à-dire de la représentation* ».

Orlan a fait de la chirurgie un outil artistique et de son corps un matériau comme un autre. « *Elle a frappé les esprits en détournant la chirurgie esthétique, en ne la mettant plus au service de l'embellissement artificiel, de la remise du corps aux normes, si l'on peut dire* », analyse le philosophe Yanniss Constantinidès. Qui plus

Sculpteurs de chair

Artistes de l'extrême, ils utilisent leur corps comme une matière que l'on modèle, aidés dans leur démarche par des chirurgiens esthétiques. Illustration avec la plasticienne Orlan



Orlan, à Paris, en 2002.
PHILIPPE LEROUX/SIPA

À LIRE
« LES PEAUX CRÉATRICES. ESTHÉTIQUE DE LA SÉCRÉTION » de Stéphane Dumas, (Klincksieck, 496 p., 45 €).

« LE NOUVEAU CULTE DU CORPS. DANS LES PAS DE NIETZSCHE » de Yanniss Constantinidès (François Bourin, 2013).

À VOIR
« MASQUES, PEKIN OPERA FACING DESIGNS & RÉALITÉ AUGMENTÉE » du 6 septembre au 18 octobre, à la Galerie Michel Rein, 42, rue de Turenne, Paris 3^e.

SUR LE WEB
LES ASSISES DU CORPS TRANSFORMÉ www.assisesducorstransforme.fr

est, l'artiste a osé toucher à la sacralité du visage, « *se faisant taillader en direct tout en gardant le sourire, alors que tout ce qui touche la face reste symboliquement très délicat* ». L'anatomie, affirme Orlan, n'est plus le destin, mais un accessoire volontaire de notre présence au monde.

A Tours, dans la salle du congrès, des chirurgiens ont eu une réaction épidermique face à Orlan. Il est vrai que sa démarche les transforme en assistants artistiques et en sculpteurs de chair. « *Je n'aurais pas été complice de ses interventions* », reconnaît Jacques Mateu, chirurgien plasticien à Montpellier et organisateur de ce débat, qui sera retranscrit et publié en 2015 aux éditions Les Etudes hospitalières, dans la série « Les Assises du corps transformé ». « *J'aide mes semblables à régler un mal-être, à faire taire une souffrance, mais pas à faire de leur corps un lieu de débat : d'ailleurs, rien n'empêche l'artiste de prendre un scalpel et de se scier elle-même !* » Ce que fait, par exemple, l'Irlandaise Kira O'Reilly, adepte de performances multilatérales...

L'« art charnel » d'Orlan s'apparente plutôt, selon le théoricien d'art Stéphane Dumas, à des actions telles que l'implantation d'une puce électronique de repérage des animaux dans le corps d'Eduardo Kac, ou l'injection de sang de cheval dans son propre sang, par Marion Laval-Jeantet. Il y associe aussi l'artiste plasticien australien Stelarc, qui s'est fait greffer une oreille sur le bras, et qui voit le corps comme « *un appareil biologique que l'on peut "re-designer"* ». La peau est un instrument de création majeur qui renvoie, détaille Stéphane Dumas dans son ouvrage paru en avril, *Les Peaux créatrices. Esthétique de la sécrétion* (Klincksieck, 512 p., 45 €), « *au mythe grec de Marsyas* », ce satyre musicien écorché vif pour avoir osé défier Apollon et dont la peau, suspendue à une branche et gonflée telle une outre par le vent, chante encore.

« *Ce qu'il y a de plus profond chez l'homme, c'est la peau* », écrivait déjà Paul Valéry dans *L'idée fixe* (1931). L'action d'Orlan se démarque avec force de l'obsession contemporaine pour la transformation physique, dont l'ambition est généralement très univoque : il s'agit surtout de coller aux canons de l'éternelle jeunesse et de la beauté standard. En Chine, numéro trois de la consommation mondiale de chirurgie esthétique (après les Etats-Unis et le Brésil, selon l'International Society of Aesthetic Plastic Surgery), le premier acte pratiqué est de débrider les yeux. « *C'est le modèle occidental qui a pris le pouvoir sur tous les autres* », commente le docteur Henry Delmar, auteur avec le philosophe Jean-François Mattéi d'une *Philosophie de la chirurgie esthétique. Une chirurgie nommée desirs* (Odile Jacob, 2011). Grâce à la puissance du bistouri, de vrais Barbie et Ken ont récemment pris chair, tels cette Russe de 22 ans, Valéria Luikyanova, qui aurait dépensé plus de 100 000 dollars (environ 73 000 euros) pour ressembler à la poupée mannequin de Mattel, ou cet Américain de 32 ans, Justin Jedica, qui a subi 125 opérations pour devenir le sosie de Ken.

Corps plus que parfait oblige : de nouvelles demandes émergent, plus saugrenues les unes que les autres, comme celle d'un creux à l'intérieur des cuisses (le *thigh-gap* qui n'existe normalement que chez les prépubères), ou le blanchiment du vagin et de l'anus. Le corps est devenu « *notre principale carte de visite* », résume Yanniss Constantinidès, auteur du *Nouveau Culte du corps. Dans les pas de Nietzsche* (François Bourin éditeur, 2013). Cette idolâtrie met en scène un faux corps, corps embelli, rajouté, mais « *mortifère* ». « *On est fasciné par le corps, mais on ne peut l'accepter qu'à condition de le transformer, d'en faire le jouet de notre volonté, alors que c'est plutôt l'esprit qui est le jouet du corps, selon Nietzsche !* », objecte Yanniss Constantinidès.

Dans sa série de photographies « *Monstrous Feminine* » (« *Le Monstrueux féminin* »), l'artiste australienne Jessica Ledwich dénonce les tortures que s'imposent les femmes pour correspondre aux canons de beauté. Orlan, qui a travaillé à même sa chair et incorporé dans son visage les marques de son défi aux normes, a, quant à elle, porté plainte en 2013 contre Lady Gaga, qui selon elle détourne et vide son message de sa substance, en arborant de fausses excroissances sur les tempes, pour un album intitulé *Born This Way* (« *Né comme cela* »). « *Il y en a assez du pillage de l'art contemporain par la publicité et le show-biz à des fins commerciales* », tempête l'artiste, à qui Bowie, ou les stylistes Alexander McQueen et Jeremy Scott, ont su, par le passé, rendre hommage, en la citant.

Se déformer plutôt que se conformer. C'est ce que font aujourd'hui des japonais qui se rassemblent en boîte de nuit pour gonfler leur visage grâce à des piqûres de solution saline. Pendant douze à vingt-quatre heures, les bagelheads, du nom d'un petit pain rond façon donut, concourent à être le plus difforme, le plus laid possible. « *C'est bon signe : ils essaient de sortir des carcans de la beauté* », se félicite Orlan, dont la série de portraits « *Self-Hybridations* », où elle fusionne tuement son visage avec celui d'autres femmes – des Mangbete au front déformé, l'ethniste Apatané aux narines élargies, etc. –, illustre l'éternelle rébellion : celle d'une mutante en guerre contre les clones.

« *La nature nous donne l'exemple des transformations énormes qu'elle fait subir à notre enveloppe charnelle, du bébé jusqu'au vieillard ; pourquoi ne ferions-nous pas de même grâce aux progrès de la médecine ?* », s'interroge l'artiste, préluant à l'essor de cyborgs. Orlan a même lancé, sur son site, une pétition contre la mort. « *Il faut en finir, proteste-t-elle, avec celle dont les diktats assujettissent le corps depuis des millénaires !* » ■